

## Stephen Carter : un romancier millionnaire

Article paru dans l'édition du 30.08.02

**Avec son premier roman, un thriller politico-judiciaire, celui qui fut le premier professeur noir de la faculté de droit de Yale entre dans le panthéon des écrivains les mieux payés de l'histoire littéraire**

**S**tephen L. Carter est depuis 1985 le premier professeur noir de la très prestigieuse faculté de droit de Yale, aux Etats-Unis. Aujourd'hui il est également l'auteur d'un premier roman - *The Emperor of Ocean Park* - qui le fait entrer au panthéon des écrivains les mieux payés de l'histoire littéraire.

Il y a un peu plus d'un an, l'agent de Carter remettait le manuscrit d'un épais thriller à huit éditeurs américains. En l'espace de quelques jours, Carter recevait trois offres astronomiques, et l'éditeur Alfred Knopf gagnait la mise en faisant signer à l'auteur un contrat de 4,2 millions de dollars pour *Ocean Park* et un second volume à peine ébauché. A cette somme inouïe pour un premier roman, il faut ajouter un tirage de 500 000 exemplaires, une tournée de douze villes américaines, une campagne de publicité télévisuelle, et un contrat de film avec la Warner Bros...

Ebahi, et même un peu écrasé par toute l'attention portée à son livre, Stephen Carter n'ignore pas que les questions « raciales » jouent pour beaucoup dans le business littéraire américain. De fait, Knopf semble avoir tablé sur deux facteurs de battage médiatique : d'une part, Carter est un universitaire noir de renom, et, d'autre part, l'intrigue adroitement ficelée touche à des questions identitaires restées jusqu'ici largement inexplorées dans la littérature américaine. La combinaison est détonante - depuis sa parution le 2 juin, *Ocean Park* ne quitte plus la liste des best-sellers du *New York Times*.

### CONSEILLER EPISODIQUE DE CLINTON

Il faut dire qu'avant la publication de son roman, Carter jouissait déjà d'une notoriété qui s'étendait bien au-delà de Yale. Conseiller sporadique de Bill Clinton, Stephen Carter s'est distingué en prenant parti pour une plus grande présence du religieux dans le discours civique. Et, chose rare chez un intellectuel noir outre-Atlantique, Carter critique dans une certaine mesure la politique américaine des quotas visant à favoriser les minorités ethniques. Depuis 1991, il a ainsi publié sept ouvrages socio-politiques destinés au grand public.

Mais avec *The Emperor of Ocean Park*, Carter se lance sur un terrain tout à fait neuf : le « legal thriller », un roman policier avec pour toile de fond le milieu politico-judiciaire de Washington et l'univers des prestigieuses law schools américaines. Le narrateur, Talcott Garland, est professeur de droit dans une université qui ressemble fort à Yale. Il est issu d'une de ces vieilles familles noires de Washington qui se targuent d'avoir été affranchies avant les autres. Son père, un juge conservateur et controversé qui s'est vu jadis refuser un poste à la Cour suprême des Etats-Unis, meurt en laissant derrière lui une curieuse énigme que seul Talcott est en mesure de résoudre. Mais à peine le juge est-il enterré que surgissent des individus fantomatiques et familiers, prêts à tout pour extorquer à Talcott la clé de l'énigme. S'ensuit un scénario efficace qui mêle terreur et trompe-l'oeil, où se dessine en filigrane la ténébreuse généalogie des Garland, et à travers elle, l'histoire sociale et politique des Noirs de l'élite nationale américaine.

Habilement, Carter réussit à tenir le lecteur en haleine tout en allant au-delà des poncifs du genre. Grand admirateur de Ralph Ellison, de Toni Morrison et de Dorothy West, Stephen Carter aime à penser qu'il est le modeste héritier d'une tradition littéraire « africaine-américaine ». Et en effet, c'est avec des accents de journal intime, dans une langue soignée aux cadences langoureuses, que Carter esquisse une fresque sociale de cette Amérique qu'il nomme - par un clin d'oeil à Ellison - la « classe invisible ». Celle-ci n'est autre que la black upper class dont *Ocean Park*, sur l'élégante île de Martha's Vineyard, est l'un des lieux de villégiature. Il s'agit d'une classe, explique Carter, que l'éducation a propulsée dans la société blanche, mais dont on entend rarement parler parce qu'elle existe en dehors des sphères du sport et de l'entertainment. Ainsi, les personnages d'*Ocean Park* sont des avocats, des hommes d'affaires et d'éminents universitaires noirs qui roulent en BMW, font leurs aumônes « de culpabilité », et préfèrent aux peaux sombres les teints moins pigmentés. N'importe, ils se sentent tacitement mis au ban de la société blanche. Et malgré lui, Talcott relève partout de subtiles insultes raciales : à la maternelle de son fils, les rictus automatiques des institutrices blanches face aux visages de couleur, ou à l'université, le racisme larvé d'un élève blanc qui « au fond, ne parvient pas à se convaincre que son professeur noir pourrait en savoir plus long que lui ».

Heureusement, le livre ne manque pas d'une pointe d'humour à ce sujet, puisque c'est par l'improbable truchement d'un problème d'échecs où les pions noirs déjouent les blancs que Talcott élucide l'énigme finale. On regrettera seulement un dénouement bâclé qui, visiblement, cherche à aiguiser l'appétit pour le volume suivant, dont la parution promet de provoquer un nouveau raz-de-marée éditorial.

LILA AZAM ZANGANEH

